



Patrick Violle: " ÉNÉE LE PIEUX - La *pietas* romaine, un pont entre les dieux et les hommes." Conférence prononcée au lycée Chateaubriand de Rennes le Mardi 8 février 2011.

Mise en ligne le 13 avril 2011.

Patrick Violle est professeur honoraire de Lettres Classiques en Classes Préparatoires Littéraires.

© Patrick Violle.

ÉNÉE LE PIEUX

La *pietas* romaine, un pont entre les dieux et les hommes.

INTRODUCTION

Énée – Énée le pieux. L'appellation n'est pas de moi, bien évidemment ; elle est de Virgile lui-même : *Pius Aeneas* – Énée le pieux. Ainsi exprimée en français, elle se fait (et se veut) l'écho de celle qui fut donnée à quelques figures historiques, gratifiées ainsi au cours des siècles de la même étiquette, à commencer par l'empereur romain Antonin, dit le Pieux, au milieu du II^{ème} siècle après J.C., soit un peu plus d'un siècle et demi après Virgile. Suivront, dans l'histoire de France, cette fois, Louis I le Pieux ou le Débonnaire au IX^{ème} siècle ou encore un peu plus tard, Robert II le pieux, fils d'Hugues Capet au XI^{ème} siècle. Dans un contexte à la fois historique et chrétien, pareil qualificatif ne saurait nous surprendre.

En revanche, dans un environnement légendaire récupéré par la littérature épique, il ne peut laisser de nous « interpeller », comme s'il venait instituer une forme de dissonance entre l'image que nous nous forgeons du héros épique, en particulier s'il appartient à une œuvre antique, et le contenu même de la notion de piété. Car Énée est un authentique héros épique : il partage, avec Jason, Achille, Ulysse ou d'autres, la naissance merveilleuse, les exploits guerriers et le courage au combat, les voyages périlleux et lointains à travers tout le bassin méditerranéen, les rencontres avec les monstres, les épreuves à surmonter, les amours brûlantes, voire torrides. Bref, on l'aura deviné, même si, par ailleurs, il n'est ni un débauché ni une brute

sanguinaire, Énée n'est pas un enfant de cœur ! Alors, le dire pieux ! Il pouvait être dit, sans excès ni mensonge, Énée le fort, Énée le bel, Énée l'intrépide, Énée le magnifique etc. Il doit se contenter d'Énée le pieux. Un peu fade, à nos yeux, non ? pour un être dont le destin est si riche de promesses et de réalisations (sans Énée, point de Rome etc. !) ? Un peu suranné aussi. C'est que la piété n'a pas réellement bonne presse à notre époque. Elle semble, en tout cas, assez mineure pour définir un tel héros. Les images « pieuses », comme les « exercices de piété » connotent, en même temps que la ferveur religieuse, une forme de naïveté, d'effusion jugée un peu dérisoire, donc finalement de faiblesse, voire d'aliénation de celui qui s'y livre, de l'homme pieux. Est-ce réellement ce que l'on attend du héros épique ?

Pourtant Virgile persiste et signe et, avant lui, d'autres que lui puisque la Rhétorique à Herennius, traité rédigé dans la 1ère moitié du 1er siècle avant J.C. et un temps attribué à Cicéron, mentionne comme modèle d'exemple rhétorique a contrario la possibilité de donner le nom d'Énée à tout impie qui aurait frappé son propre père. Cette singularité engendre donc un certain nombre de questions du type : qu'est donc la *pietas* romaine pour que l'on puisse l'attacher aussi indéfectiblement à une figure comme celle d'Énée ? Comment un héros épique peut-il se voir attribuer une pareille épiclèse ? Quels effets la juxtaposition des deux termes *pius* et *Aeneas* engendre-t-elle ? Autant de questions auxquelles on s'attachera à répondre en repensant ces deux entités que sont pour nous Énée d'un côté, la piété de l'autre. On tentera ensuite d'observer à travers l'Énéide comment s'exerce la *pietas* du héros. C'est cette observation qui nous permettra de mieux comprendre la légitimité de cette association. On parlera alors d'une « extension du domaine de la *pietas* ».

I - ÉNÉE ET LA PIETAS

Il convient donc en premier lieu d'analyser séparément les deux données avant de les unir l'une à l'autre.

Énée d'abord : Rappelons qu'il y a une vie pour Énée avant Virgile et l'Énéide. Les poèmes Homériques en font déjà mention. Il apparaît à plusieurs reprises dans l'Illiade. On l'y voit combattre le grec Diomède au chant V, puis Achille lui-même au chant XX. Retenons de ces diverses apparitions que, chef des troupes Dardaniennes, il est perçu comme le plus vaillant des guerriers du camp troyen après

Hector (une sorte de second couteau néanmoins), que, descendant de Zeus, fils du « brave Anchise » et d'Aphrodite, il bénéficie de l'appui des dieux - lors de ces deux combats, Apollon d'abord, Poseidon ensuite, viendront le sauver d'une mort certaine (un choucho des dieux ?) -, qu'il est connu de ceux-ci pour leur faire d'agréables présents et, enfin, que son destin est d'échapper à la ruine de Troie et de régner, lui et ses enfants, sur les Troyens (non sur Troie) dans l'avenir. A aucun moment, il n'est qualifié par Homère de pieux. En revanche, comme il a été dit plus haut, il bénéficie du secours des dieux en retour de sa générosité et il est appelé, après la chute inéluctable de Troie, à un grand destin.

Deuxième observation : Virgile n'est pas l'introducteur d'Énée dans la tradition romaine. Celui-ci en fait partie depuis bien longtemps déjà. La fuite de Troie, le périple en Méditerranée, l'arrivée au Latium ont déjà été chantés par les poètes épiques latins du III^{ème} siècle avant J.C. Surtout, la geste d'Énée est popularisée en Étrurie et à Rome dès le V^{ème} siècle comme en témoignent des céramiques, des statuettes, des monnaies de l'époque de César ou encore des lampes à huile évoquant le départ de Troie d'Énée accompagné de son père Anchise et de son fils Ascagne appelé encore Iule, présenté comme l'ancêtre de la *gens Iulia* à laquelle se flattent d'appartenir Jules César puis les premiers empereurs romains. Il est certain en revanche que la publication de l'Énéide vient, sans qu'on ait le temps d'en dire plus, servir le projet politique et idéologique d'Auguste.

Troisième observation : en dépit de tout et, en particulier, du prestige que lui confère son rôle capital dans la naissance de Rome, Énée reste un héros atypique. Le parallèle avec Ulysse auquel Virgile emprunte à travers l'Odyssée plusieurs aventures pour construire son personnage, est à ce niveau révélateur. L'un et l'autre sont sans doute à la fois des anciens combattants revenus du même front même s'ils appartiennent à des camps opposés, des guerriers et des voyageurs (maritimes) un peu aventuriers. Mais Ulysse est un conquérant qui, après la chute de Troie, son entreprise menée à bien, rentre au pays en vainqueur, même si les difficultés et les épreuves s'accumulent sous ses pas ; Énée, lui, vaincu, fuit sa patrie dévastée et cherche un lieu d'asile. Il est proprement un migrant doublé d'un réfugié. Ces traits négatifs pouvaient-ils à eux seuls en faire un héros ? Peut-être faut-il voir dans cette faiblesse intrinsèque du personnage, que, par ailleurs bien des qualités viennent pallier, l'une des raisons de la prégnance, chez lui, de la *pietas*.

La *pietas* ensuite : Elle n'est pas, bien sûr, exclusivement liée à Énée même si celui-ci en devient l'incarnation avant même l'œuvre de Virgile. Etymologiquement dérivé, à travers l'adjectif « *pius* » du verbe « *pio-are* » : apaiser, effacer une souillure par un sacrifice, le terme est peut-être à lier à l'adjectif « *purus* ». La *pietas* est donc clairement originellement d'ordre religieux. Mais elle ne relève, chez l'homme romain ni de l'effusion ou du sentiment ni réellement de la croyance (ce que nous appellerions la foi aujourd'hui) mais plutôt du rituel. La *pietas* selon J. Champeaux dans un petit livre consacrée à la Religion romaine (Livre de Poche) est « un comportement qui se définit par le respect des devoirs que les hommes ont envers les dieux et par l'accomplissement des obligations qui en découlent. Elle tient tout entière dans l'observance des rites ».

Plus largement, la *pietas* est la réponse de l'homme à la *pax deorum* qui, au-delà de Rome, garantit un ordre établi sur lequel repose l'harmonie de l'univers. Elle est respect des rapports (marqués par la hiérarchie) existant entre les êtres à l'intérieur de cet univers. Elle s'illustrera donc dans les trois sphères où évolue l'homme romain : la sphère « cosmique » = *pietas* à l'égard des dieux, garants de la stabilité de l'univers, la sphère « politique » = *pietas* à l'égard de la cité et de ses institutions, la sphère « familiale » = *pietas* filiale i.e. en particulier reconnaissance de l'autorité du pater familias et des devoirs qui en découlent. C'est ainsi que, progressivement, la *pietas* devient au côté de la *fides* et de la *iustitia* l'un des éléments constitutifs de la *uirtus* romaine. (« *Pietas fundamentum est omnium uirtutum* » dit Cicéron dans son plaidoyer pour Plancius). On comprendra dès lors que la *pietas*, divinisée ait eu, auprès de *Salus* et de *Fides*, elles aussi divinisées, un temple au pied du Capitole dès le début du II^{ème} siècle avt J.C. et qu'elle apparaisse fréquemment sur les monnaies comme symbole des vertus morales des empereurs en particulier.

Dernier avatar de la *pietas*, sous l'empire, elle devient expression de la bienveillance, de la compassion, de la pitié (illustration la plus sensible, la plus visible des devoirs incombant à l'homme, fût-il fils ou citoyen). Il faut se rappeler ici que piété et pitié proviennent toutes deux étymologiquement du même mot latin *pietas*. C'est ainsi que l'empereur Antonin, selon l'Histoire Auguste, recevra le titre de *Pius*, soit parce qu'il avait montré sa compassion vis à vis de son beau-père âgé en le soutenant dans sa marche, soit parce qu'il avait sauvé la vie de condamnés à mort, soit enfin parce que, plus globalement il était par nature très bienveillant (« *quod uere natura clementissimus* »).

Telle est donc la *pietas* dans toute son étendue, cette *pietas* dont Virgile va faire la marque de son héros dans l'Énéide. Au plan strictement lexical, nous ne pouvons que constater la place accordée par Virgile dans son épopée aux termes *pietas*, *pius*, *impius*. On en rencontre au moins 58 occurrences dont une trentaine directement associées au héros (expressions du type « *tum pius Aeneas* », ou « *at pius Aeneas* »). On observe également que dès le vers 10 du chant I, Énée est défini comme « *uirum insignem pietate* » et que l'oeuvre s'achève au chant XII par une exaltation du peuple romain, exaltation dont l'auteur est Jupiter lui-même évoquant une race que l'on verra s'élever, du fait de sa *pietas*, au dessus des hommes et au dessus des dieux : (« *genus... quod supra homines, supra ire deos pietate uidebis.* » (XII, v. 838-839). C'est bien la *pietas*, en tant que telle, qui est ici célébrée du début à la fin à travers cette progression depuis le héros fondateur jusqu'au peuple romain lui-même. On constate enfin que cette référence à la *pietas*, devenant décidément le mot-clé de l'Énéide culmine au chant VI, au milieu précisément de l'oeuvre, qui voit Énée descendre aux enfers.

Dernier élément d'appréciation à verser au dossier de la *pietas* d'Énée sous forme d'une question : A qui, dans l'ensemble de l'oeuvre, revient-il de désigner Énée comme un homme pieux ? Pour l'essentiel, au poète-narrateur lui-même qui souligne, en permanence, cette qualité inhérente au héros, faisant de *pius* son épithète, qui commente ses faits et gestes en usant de cet adjectif. Mais il est intéressant de constater que troyens et non-troyens s'accordent volontiers pour proclamer la *pietas* d'Énée à 8 reprises, et que Vénus elle-même ainsi que la Sibylle le reconnaissent comme tel. Plus curieux encore sans doute est le fait que le héros lui-même s'affuble de cette propriété dans son propre discours au moins à deux reprises. Ainsi au chant I, tout fraîchement débarqué de son navire et prenant le chemin de Carthage, il répond sans ambages à une jeune fille qu'il rencontre, en laquelle il ne reconnaît d'ailleurs pas sa propre mère venue le reconforter, et qui lui demande qui il est : « *Sum pius Aenas* » (I, v. 378). De même au chant X, interpellant un jeune homme qu'il vient de tuer au combat et dont il veut saluer la vaillance et la vertu, il s'écrie : « *Quid pius Aenas tanta dabit indole dignum ?* (X, v. 826) » : Quel honneur digne d'une nature si remarquable, le pieux Énée te décernera-t-il ? Ainsi *pius* devient-il dans la bouche d'Énée lui-même un élément de sa carte de visite ou d'identité, un signe distinctif permettant à autrui de l'identifier immédiatement. Il est à,

ses propres yeux et définitivement Énée le pieux et il veut qu'il en soit ainsi aux yeux des autres.

II - LES EXERCICES DE PIÉTÉ D'ÉNÉE

Il est beau de se proclamer « pieux ». Encore faut-il le prouver. Il revient à Virgile et à son héros lui-même de le faire.

Quelles sont donc les pieuses pratiques d'Énée ? Il nous faut ici resituer le héros dans les trois sphères évoquées précédemment. Dans la sphère dite « cosmique » en premier lieu. Force est de dire ici que le comportement d'Énée et de son entourage à l'égard des dieux est exemplaire et qu'il s'exerce parfaitement là où et comme on l'attend. Ces pratiques sont familières à tout lecteur un peu attentif de l'Énéide ; c'est un **orant** (on le voit adresser ses prières aux dieux aux moments importants, avant de descendre aux enfers au chant VI, en prenant pied sur le territoire latin au chant VII, avant de prendre une décision importante (alliance avec le peuple latin au chant XII), avant de combattre l'ennemi pour réclamer la faveur des dieux. C'est aussi un **sacrificateur** : il fait aux dieux les offrandes et les sacrifices qu'il convient de faire en telle ou telle circonstance, au moment, en particulier, où il quitte la Sicile (où il laisse certains de ses compagnons) pour les terres d'Italie (chant V v. 772 sq. : « Il ordonne d'immoler trois jeunes taureaux à Eryx, une brebis aux Tempêtes et de détacher les amarres l'une après l'autre. Lui-même la tête ceinte de feuilles d'olivier taillées en couronne, debout à la poupe, une patère dans la main, lance aux flots salés les entrailles des victimes et y répand des libations de vin... ». Il célèbre scrupuleusement les funérailles de son père, de sa nourrice, de ses amis morts et organise, en leur honneur des jeux. Dans tous les cas, le mot-refrain est l'adverbe ou l'expression *rite* ou *de more* : rituellement ou selon l'usage. On reconnaît ici la *pietas* religieuse définie plus haut. Et surtout, il témoigne d'une parfaite soumission aux volontés de la divinité. Ainsi au chant IV, il s'empresse d'obéir aux injonctions du dieu Mercure venu le visiter dans son sommeil et lui ordonner de quitter sur le champ Carthage et Didon. Il vit là pourtant un moment de repos, de bonheur et de passion intense. Rien n'y fait. Aussitôt éveillé, écrit Virgile, « il presse et harcèle ses compagnons : Hommes, éveillez-vous ! saisissez les rames ; déployez les voiles rapidement. (IV, v. 571-574) ». Il partira sans un au revoir : comble de la *pietas* sans doute, de la muflerie sûrement qui conduira Didon

au suicide. Au chant suivant, il adresse ce conseil à l'un de ses compagnons qui s'irrite de ne pouvoir vaincre son adversaire lors de jeux funèbres : « *Cede deo* (V, v.467) » : Cède à la divinité. Au chant XI enfin, le poète nous le montre s'acquittant fidèlement de ses vœux : « *Vota deum primo victor soluebat Eoo* (XI, v. 4) » : dès le point du jour, il s'acquittait de ses vœux à l'égard des dieux. Tel est Énée à la fois pieux et prêtre, dont Virgile nous donne par ailleurs, pour mieux le mettre en relief, le parfait contre-modèle en la personne du roi d'Étrurie Mézence dont l'impiété est telle que ses propres sujets l'ont chassé de son trône. Il reçoit à deux reprises, le qualificatif de « *contemptor diuom* » le contempteur des dieux.

Prêtre, Énée est également Roi. La *pietas* du héros s'exerce aussi dans la sphère civique ou politique, de façon particulière ici puisqu'il est un nomade sans toit ni patrie, mais de façon bien réelle néanmoins. Troie est en flammes et définitivement anéantie. La *pietas* commande à Énée, pour qu'elle puisse revivre ailleurs, d'emporter avec lui l'âme de la cité, i.e. ses dieux Pénates, le feu qui l'anime et de veiller sur eux jusqu'au terme fixé. C'est Hector qui, lui apparaissant, lui confie ce qui est le cœur même de la cité: « Troie te confie les objets de son culte et ses Pénates. Fais-en les compagnons de tes destins et cherche-leur des remparts, de puissants remparts que tu fonderas enfin après avoir couru les mers. Il dit et des profondeurs du sanctuaire, il apporte dans ses mains la puissante Vesta, ses bandelettes et son éternel feu. (II v. 293-297) ». Et le début du chant III confirme : « Je suis emporté, dans mon exil, vers la haute mer avec mes compagnons, mon fils, mes Pénates et les grands dieux. (III, v. 11-12) ». La même *pietas* civique se révèle lorsque Énée, au terme de son errance, parvenu sur le territoire des Laurentes, conclut avec le roi Latinus une alliance solennelle qui ne sera effective qu'après la mort du dernier ennemi indéfectible d'Énée, le guerrier Turnus, aux termes de laquelle il affirme que « si la Victoire consent à ce que Mars soit pour [eux], [il] n'ordonnera pas aux Italiens d'obéir aux Troyens ; [il] ne revendiquera pas la royauté pour [lui] ; que les deux nations invaincues entrent sous des lois égales dans une alliance éternelle ; [il] leur donnera ses rites sacrés et ses dieux ... les Troyens [lui] bâtiront une ville et Lavinia (fille de Latinus) lui donnera son nom (XII, v. 187-194). » Ainsi sera accompli ce devoir de *pietas* civique qui commandait à Énée la refondation en Occident d'une nouvelle Troie animée par le feu de l'ancienne.

Respectueux des dieux, respectueux de sa cité, le héros l'est aussi de sa famille. C'est là sans doute l'image emblématique de la *pietas* d'Énée, cette *pietas* qui lui

rend impossible d'abandonner son père à Troie, qui le lui fait prendre sur son dos pour l'arracher à la ruine de la ville. Ainsi l'annonce-t-il au chant II: « Eh bien donc, cher père, place-toi sur mon dos ; mes épaules te porteront, et cette charge ne me sera point lourde... Que mon petit lule m'accompagne et que ma femme nous suive à quelque distance sans nous perdre de vue... Toi, mon père, prends dans tes mains les objets sacrés et les Pénates de la patrie. (II, v. 707-717) » Aussitôt dit, aussitôt fait : les vers suivants présentent ce qui constitue en définitive la séquence matricielle de toute l'histoire de Rome : « A ces mots, j'étends sur mes larges épaules et sur mon cou baissé, une couverture, une peau de lion fauve et je marche sous le fardeau. Le petit lule a mis sa main dans la mienne et suit son père d'un pas inégal. Ma femme suit derrière. (II, v. 721-725)» Il n'est pas interdit d'observer au passage la hiérarchie instituée au sein de la famille : en premier lieu, le père (*pater*), incarnation de l'autorité familiale, en second lieu le fils tenu par la main certes, mais dont le poète relève néanmoins que son pas manque de sûreté. Enfin vient l'épouse qui aura tôt fait de perdre la trace de son mari et mourra dans les ruines de Troie. Ultime illustration de cette *pietas* familiale, Énée n'hésitera pas à descendre aux enfers quand l'occasion lui en sera donnée, pour rencontrer une dernière fois son père après sa mort. Reconnaisant son fils, Anchise s'écrie :

« *Venisti tandem, tuaque exspectata parenti
Vicit iter durum pietas !* (VI, v. 687-688) »

Enfin, te voilà : ta piété, sur laquelle comptait ton père, a triomphé de l'âpre route !

Virgile fait donc clairement d'Énée une forme de *pietas* de chair et d'os dont la fonction est bien de servir de modèle idéal à l'époque où il la propose à ses lecteurs et à ses auditeurs, mais sans doute aussi de la réadapter à des temps nouveaux, ceux de l'empire naissant.

III - EXTENSION DU DOMAINE DE LA PIETAS

L'époque à laquelle Virgile écrit l'Énéide (l'instauration du régime augustéen), le choix du sujet (le prélude à la fondation de Rome par un héros ancêtre de la famille d'Auguste), l'évolution de la pensée religieuse au premier siècle avant J.C. ne sont évidemment pas anodins dans cette perspective. Il ne serait donc, a priori pas

surprenant que l'exercice, voire le contenu, de la *pietas* ait pu évoluer à cette époque ni que l'Énéide propose une image de cette évolution.

On peut partir, pour évaluer cette « extension », des deux attitudes (postures), d'ailleurs complémentaires, qui sont l'apanage de l'homme pieux dans notre épopée. C'est un homme debout, qui élève et qui s'élève en premier lieu (*tollere*) ; c'est un homme qui porte en deuxième lieu (*ferre*). C'est un fait : dans ses exercices de piété religieuse, Énée est un homme, moins prosterné devant la grandeur redoutable d'une divinité qu'il craindrait, qu'un homme qui, les yeux tournés vers le ciel, tend ses mains vers lui pour prier ou pour faire don de ses offrandes à la divinité. Se trouve ici traduite, par cette attitude, moins la crainte religieuse que le contact symbolique établi avec la divinité en se redressant vers elle de toute sa taille, donc l'affirmation d'une volonté de dépassement, l'exercice de la dignité humaine manifestée face aux dieux dont la grandeur et la puissance sont reconnues par ailleurs. Toute l'attitude du prêtre, du pontife qu'est ici Énée est moins celle d'un serviteur du culte que d'un intermédiaire entre la terre et le ciel, entre les hommes et les dieux d'en haut. Énée, fils d'un mortel et d'une déesse, n'est-il pas l'être idéal permettant de dire cette évolution ? C'est en ce sens que l'on pourrait revenir sur l'origine discutée, dès l'antiquité, du mot *religio*. La « religion » est-elle, comme Cicéron semblait le penser, le fait de lire et relire (*re-legere*), de reprendre en permanence i.e. d'être habité par des scrupules permanents notamment dans le domaine du culte, attitude qui connoterait une forme de soumission, voire d'esclavage ? N'est-elle pas plutôt un lien, un contact établi entre les dieux et les hommes (*re-ligare*), même si, par ailleurs le terme même de lien peut aussi mener à la notion de captivité (cf les bandelettes qui entourent la victime du sacrifice) ? Le prêtre est alors pontife, « *pontifex* » littéralement faiseur, bâtisseur de pont entre les dieux et les hommes. Ainsi la *pietas* aspirerait désormais à favoriser cette posture au détriment de l'autre. Elle permettrait à l'homme de s'élever jusqu'au ciel et, qui sait ? de devenir dieu lui-même. « Sic itur ad astra (IX, v. 641). » s'écrie Apollon à l'adresse du jeune Ascagne. De même, est rappelé tout au long de l'Énéide que la destinée d'Énée est bien d'être élevé au ciel et de devenir dieu lui-même. Jupiter ne cesse de rassurer en ce sens Vénus qui s'inquiète des embûches rencontrées sans cesse par son fils.

La deuxième attitude de l'homme pieux que révèle l'Énéide est celle du porteur (fonction phorique serait-on tenté de dire si la psychanalyse n'avait déjà accaparé la formule). Ainsi la figure la plus populaire d'Énée reste-t-elle celle du fils porteur de

son père au milieu de la chute de Troie. Mais ici encore, les signes semblent s'inverser dans le cours du texte. Au chant II de l'Énéide, le héros se fait selon la *pietas* traditionnelle le porteur de son père i.e. le porteur du passé, de la tradition qu'il a à cœur d'emporter avec lui et de respecter. La fin du chant III évoque avec beaucoup de discrétion et de pudeur la disparition du père célébrée de façon beaucoup plus éclatante, lors de jeux funèbres, un an plus tard au retour d'Énée en Sicile. Avec Anchise, meurt le passé et il faudra au chant VI qu'Énée descende aux enfers pour qu'il y rencontre une dernière fois son père, mais surtout pour que celui-ci lui permette désormais de prendre en charge non le passé, mais l'avenir, cet avenir annoncé par le défilé de toutes les âmes des futurs héros romains qu'Anchise lui fait passer en revue. La *pietas* du porteur va changer définitivement de sens au chant VIII lorsque Énée reçoit de sa mère de nouvelles armes et, en particulier, un bouclier sur lequel se trouve gravée toute l'histoire de la future Rome. Et Virgile de terminer ce chant par ces quelques vers :

« *Talia per clipeum Volcani, dona parentis,
Miratur rerumque ignauus imagine gaudet
Adtollens umero famamque et fata nepotum.* (VIII, v. 729-731) »

Voilà ce qu'admire Énée sur le bouclier de Vulcain, don de sa mère ; il ignore tout de ces choses, mais il se réjouit de les voir représentées et il porte sur ses épaules la renommée et le destin de sa postérité.

L'homme pieux est toujours porteur, mais il est désormais porteur d'avenir !

Dans ces conditions, la *pietas* devient moins respect scrupuleux de la tradition qu'attitude sereine et confiante devant l'avenir quel qu'il soit. Ainsi Énée à la Sibylle qui lui prédit un avenir proche difficile semé de combats contre les peuples latins et de difficultés de toute sorte répond tranquillement, mais de façon un peu surprenante :

« *Non ulla laborum
O uirgo, noua mi facies inopinatae surgit :
Omnia praecepi atque animo mecum ante peregi* (VI, 103-105) »

Aucune épreuve, o vierge, ne se dresse devant moi sous un visage nouveau et inattendu. J'ai tout prévu ; j'ai par avance tout accompli par la pensée.

Le même pourra dire un peu plus tard simplement, sans émotion apparente, sans aucune arrogance non plus :

« *Ego poscor Olympo. (VIII, v. 533)*»

Je suis réclamé par l'Olympe .

Elle avoisine la sagesse, se fait définitivement composante de la vertu, prend, si besoin est, l'apparence de la pitié, mais devient surtout la qualité suprême de l'homme qui sait et ne s'émeut de rien. A rapprocher, avec toute la prudence qui s'impose, bien sûr, de Lucrèce qui, cinquante ans plus tôt, faisait d'Épicure le sage qui, le premier, osa lever les yeux vers le ciel et qui donnait dans le *De rerum natura* (V v. 1198 – 1203) de la *pietas* cette définition :

« *Nec pietas ullast uelatum saepe uideri
Vertier ad lapidem, atque omnis accedere ad aras,
Nec procumbere humi prostratum et pandere palmas
Ante deum delubra, nec aras sanguine multo
Spargere quadrupedum, nec uotis nectere uota,
Sed mage pacata posse omnia mente tueri. »*

« Être pieux, ce n'est pas se montrer, tête voilée, tourné vers une pierre, ni s'approcher de tous les autels, ni se coucher à terre, prosterné, ni ouvrir les mains devant les sanctuaires des dieux, ni baigner les autels du sang abondant des animaux, ni enchaîner prière sur prière, mais plutôt pouvoir tout contempler l'esprit en paix. »

A coup sûr, ni Virgile ni son héros ne cautionneraient pareil mépris pour la pratique du culte religieux, pour l'exercice de piété considéré par Lucrèce comme pure et dangereuse superstition. Ils ne récuseraient néanmoins sans doute pas la dernière partie de son énoncé.

CONCLUSION

On perçoit peut-être mieux, à partir de là, les esquisses de réponses que l'on pourrait apporter aux questions posées en commençant, à la fois sur les dimensions de la *pietas* dans l'Énéide et surtout, peut-être sur les effets de l'attribution de la piété au héros épique, attribution qui nous avait surpris initialement. Virgile et son héros ont assurément pour projet, selon le programme de restauration augustéenne, de réhabiliter une vertu tombée un peu en désuétude au lendemain d'une période

troublée de l'histoire de Rome. A travers cette séquence fondamentale de sa pré-fondation, ils ont assurément pour ambition de souligner que le peuple romain est le peuple pieux par excellence, qu'il doit cette piété à son chef, Énée, et à son lointain descendant, Auguste et qu'enfin c'est à cette piété que le peuple romain doit, comme le dit clairement Cicéron, sa supériorité sur les autres peuples. Pareille entreprise ne peut pas ne pas avoir d'effets et sur la *pietas* qu'elle rend moins formelle et qu'elle affine et sur le héros épique auquel elle confère un autre type de grandeur moins héroïque peut-être, plus humaine certainement jusque dans les failles qu'elle peut ouvrir chez lui. L'épisode ultime de l'Énéide le montre bien : à l'issue d'un combat singulier, Énée, le Troyen, a fini par terrasser Turnus, le champion des peuples latins. Celui-ci demande grâce, en appelle à la *pietas* d'Énée : « Je t'en conjure, si quelque souci d'un père misérable peut te toucher – songe à ce que fut pour toi ton père Anchise - prends pitié (*miserere*) de la vieillese de Daunus (le père de Turnus) XII v. 932-934 » Énée hésite : on ne peut en appeler en vain à sa *pietas* . Laisser la vie sauve à Turnus, c'est être définitivement *pious Aeneas* ; le tuer, c'est se comporter comme on l'attend du héros épique. C'est ce parti qu'il va prendre. Renonce-t-il alors à son identité d'homme pieux ? NON, car la mort de Turnus est dictée elle aussi par la *pietas* : Énée aperçoit sur les épaules de son adversaire les armes du jeune Pallas venu l'aider dans sa lutte contre les Latins et tué quelques jours plus tôt au combat par Turnus. Énée ne peut pas ici ne pas venger la mort de son ami : une *pietas* chasse l'autre. « C'est Pallas qui, par ce coup, c'est Pallas qui t'immole et se venge dans ton sang de ta scélératesse. En disant ces mots, il lui plonge son épée dans la poitrine avec emportement. Le froid de la mort glace les membres de Turnus et son âme indignée s'enfuit en gémissant chez les ombres. (XII, v.948-952)». Ainsi s'achève le poème : Énée, sans cesser d'être pieux, peut-être même parce qu'il l'est, fera ce que l'on attend en pareille circonstance de tout héros épique dans l'antiquité.